

Jean Éthier-Blais, *Signets I et Signets II*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967; 192 p. et 248 p.

Normand Leroux

Volume 3, numéro 4, novembre 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036289ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036289ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leroux, N. (1967). Compte rendu de [Jean Éthier-Blais, *Signets I et Signets II*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967; 192 p. et 248 p.] *Études françaises*, 3(4), 436–437. <https://doi.org/10.7202/036289ar>

JEAN ÉTHIER-BLAIS, *Signets I et Signets II*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967; 192 p. et 248 p.

On reproche souvent aux auteurs québécois ce que l'on pardonne volontiers aux auteurs français. À cette loi quasi générale, le critique n'échappe pas; à son égard, on a le blâme aussi facile. Ainsi ceux qui se délectent sans arrière-pensée à la lecture du *Théâtre de Maurice Boissard*, lequel — on le sait — nous entretient plus souvent de ses chiens, de ses chats et de ses guenons que de théâtre proprement dit, reprocheront sans doute à Jean Éthier-Blais de parler plus de lui-même que de littérature. À l'intention de ceux-là, on a presque envie de reprendre le mot de Victor Hugo: « Imbécile, qui crois que lorsque je parle de moi, je ne parle pas de toi ». Au reste, dans l'Avertissement de *Signets I*, M. Éthier-Blais a raison de se demander « si de tous les hommes le critique n'est pas celui qui révèle le plus de lui-même ». Un peu plus loin, dans ce même Avertissement, l'auteur avoue que « chaque fois qu'il écrit, c'est un peu d'abord pour lui »; en somme, il se reconnaît, avant tout, un « critique d'humeurs ».

C'est dans cet esprit, et prévenu d'avance, que le lecteur abordera *Signets I et Signets II*, parus récemment au Cercle du Livre de France. S'il n'est pas toujours d'accord avec le critique, il ne pourra être indifférent à cette prose élégante, à cette pensée brillamment formulée. Peut-être ce même lecteur se rebiffera-t-il devant le titre qui a un je-ne-sais-quoi de suranné et de précieux, mais, selon l'optique ou l'entendement, ces « signets » ne peuvent-ils pas indiquer un temps d'arrêt, de réflexion ou de méditation sur des pages que l'on reprend volontiers? Voilà bien, à mon avis, ce que veut nous révéler M. Éthier-Blais: des moments d'admiration, de respect qu'il a éprouvés devant certains livres. Le résultat me semble convaincant en dépit de la méthode, car l'auteur des *Signets* n'interroge pas la littérature de façon scientifique; comme Rimbaud pour son âme, il l'inspecte, plutôt, il la tente. De la beauté qui est indéfinissable, il connaît des intuitions fulgurantes. Et j'avoue sans hésitation qu'il parle bien et justement de ceux qu'il nomme avec raison des poètes: Chateaubriand, Léautaud, Jouhandeau, Montherlant, Malraux, etc.; un peu moins bien de Saint-Simon (par excès d'admiration sans doute); et admirablement de Proust et de Colette « qui donne ce plaisir, qui tient du merveilleux, de sentir les mots, pour ainsi dire, fondre dans la bouche ». D'ailleurs, Jean Éthier-Blais se révèle un grand amoureux des mots. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire la première partie de *Signets I*, qui s'intitule « Écrire », et dont le

début est précisément : « Commençons par l'amour des mots ». Là-dessus, Sartre n'a rien écrit de mieux et de plus vrai.

Dans la dernière partie de *Signets I*, « Encore des poètes », le critique livre des impressions rapides, des notations vives, des remarques faites sans doute à la lecture d'auteurs longuement fréquentés et cultivés : Dante, Baudelaire, Segalen, Valéry, entre autres. Rien de tout à fait neuf, mais un nouveau regard est jeté, en particulier, sur les poètes-diplomates, tels Saint-John Perse et Claudel. Jean Éthier-Blais a tâté de la carrière ; on s'en rend compte.

Signets II est formé d'articles consacrés à la littérature canadienne-française et qui, pour la plupart, ont d'abord paru dans *le Devoir*, ces dernières années. Dans *Signets II*, qui comporte deux grandes parties, « Thèmes » et « Versions », l'auteur s'amuse à ce jeu que Gide, je crois, avait mis à la mode entre les deux guerres : « Quels sont les dix livres que vous apporteriez si vous deviez vous exiler sur une île déserte ? ». La question, à ma connaissance, n'avait jamais été — ou ne s'était jamais — posée pour la littérature canadienne. Le choix de M. Éthier-Blais ? *L'Histoire du Canada* du chanoine Groulx, *Menaud, maître-draveur*, *L'Histoire de la littérature canadienne-française* de Berthelot Brunet, *Anatole Laplante* de François Hertel et les œuvres de trois poètes : Grandbois, Gatien Lapointe et Paul-Marie Lapointe. Il faut avouer que notre critique a choisi sa valise petite. Pour ma part, j'aurais ajouté quelques titres, Bessette par exemple, et j'en aurais retranché au moins un. Mais cela n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est que Jean Éthier-Blais croit que « nos lettres reposent sur la notion de continuité ». Et cette conviction explique la structure de *Signets II* où sont successivement étudiés les grands thèmes de notre littérature : la ville, l'hiver, l'histoire, la langue. L'auteur dresse ensuite une sorte de panorama des œuvres canadiennes, depuis la correspondance de M^{me} Bégon jusqu'au *Cabocho* d'André Major, en passant par François Hertel, Anne Hébert, Paul Toupin et Marie-Claire Blais. Pour chacun de ces écrivains, Jean Éthier-Blais sait trouver une formule précise, lapidaire, qui le définit d'un trait. M^{me} Bégon est la « Sévigné du désert » ; Fréchette, « la trompette sonore » ; Laure Conan, « les mains jointes », Pinsonneault, « Mauriac parmi nous », Hubert Aquin, « un témoin à charge » et, enfin, Marie-Claire Blais, « une fille du Rhin qui parle français ».

Jean Éthier-Blais a l'admiration tenace et fidèle. Envers et contre tous, il a le courage de ses opinions et ne craint pas de « faire parfois cavalier seul et ne pas répéter ce que d'autres ont dit avant [lui] ». Le lecteur lui en saura gré.